



PROJECT MUSE®

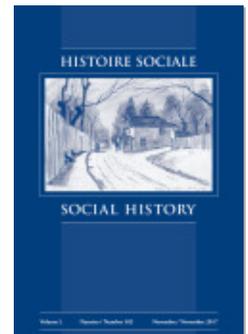
Louise Alphonsine Nantel, journaliste au tournant du XXe
siècle

Dominique Nantel Bergeron, Andrée Lévesque

Histoire sociale/Social history, Volume 50, Numéro/Number 102, Novembre/November
2017, pp. 315-341 (Article)

Published by Les publications Histoire sociale / Social History Inc.

DOI: <https://doi.org/10.1353/his.2017.0038>



➔ *For additional information about this article*

<https://muse.jhu.edu/article/681350>

Louise Alphonsine Nantel, journaliste au tournant du XX^e siècle

DOMINIQUE NANTEL BERGERON ET ANDRÉE LÉVESQUE*

La journaliste Louise Alphonsine Nantel (1884-1965) a rédigé de nombreuses chroniques dans L'Avenir du Nord, Le Canada, Le Pays et La Patrie signées Andrée Claudel, Mireille, Lou Sorriaux ou L. A. Nantel. Le présent article se penche sur ses premiers écrits, de 1904 à 1914. Née à Saint-Jérôme, Louise Alphonsine déménage à Montréal à 19 ans puis s'installe à Paris en 1911, d'où elle poursuit sa collaboration aux journaux montréalais. On lui doit des portraits saisissants de la vie urbaine, et, si elle publie bon nombre de chroniques qu'on peut qualifier de mondaines, elle demeure critique envers la frivolité et l'hypocrisie de la bourgeoisie. Femme moderne et émancipée, elle appartient au mouvement progressiste; elle soutient les revendications féministes ainsi que la participation des femmes à la vie publique et plaide pour une bibliothèque publique et l'appui du gouvernement à l'éducation. Elle épouse le commissaire de police parisien Julien Sorriaux. En 1930, le couple s'établit à Saint-Tropez, où la journaliste meurt en 1966. En 1947, elle publie un roman autobiographique sur son enfance dans les Laurentides.

Journalist Louise Alphonsine Nantel (1884–1965) published many columns in L'Avenir du Nord, Le Canada, Le Pays and La Patrie under the names of Andrée Claudel, Mireille, Lou Sorriaux and L.A. Nantel. This article examines her early work (1904–1914). Born in Saint-Jérôme, Louise Alphonsine moved to Montreal at the age of 19 and then settled in Paris in 1911, from where she continued collaborating with Montreal newspapers. She is the author of vivid portraits of urban life, and while she published a large number of “social columns,” she remained critical of the bourgeoisie’s frivolity and hypocrisy. A modern and emancipated woman, she belonged to the progressive movement: she supported feminist demands as well as the participation of women in public life, and advocated for a public library and the government’s support of education. She married a Parisian chief of police Julien Sorriaux. In 1930, the couple moved to Saint-Tropez where the journalist passed away in 1966. In 1947, she published an autobiographical novel about her childhood in the Laurentides.

* Dominique Nantel Bergeron est romancière et conseillère en transfert de technologies à l'Institut de recherches cliniques de Montréal. Andrée Lévesque est professeure à l'Université McGill. Les auteurs tiennent à remercier les évaluatrices de la première version de cet article pour leurs précieux conseils, Éric Bergeron pour son travail de numérisation des photos et Sylvie Hamel pour son aide dans les recherches généalogiques.



Figure 1. Louise Alphonsine Nantel, 14 ans (1899) et 32 ans (1917).

Sources : À gauche : Détail de *Jeunes Prévost dont Armand « Dolly » sur le toit de l'église nouvelle de Saint-Jérôme*, photographe inconnu, 4 juillet 1899, Saint-Jérôme, *Société d'histoire de la Rivière-du-Nord* (SHRN), Fonds famille Prévost, P020,S06,D02,P026. À droite : Détail de *Alphonsine & Eugène Nantel*, photographe inconnu, Paris, décembre 1917, Fonds Nantel-Bergeron, collection privée, Montréal¹.

EN JANVIER 1910, un nouveau nom apparaît dans le journalisme québécois, Andrée Claudel, qui signe une chronique dans l'hebdomadaire libéral progressiste *Le Pays*². Derrière ce nom fictif se cache Alphonsine Nantel, originaire de Saint-Jérôme³. Celle-ci appartient à cette cohorte de jeunes femmes à la plume agréable

- 1 Dominique Nantel Bergeron a constitué un fonds privé à partir des archives personnelles d'Adolphe, de Maréchal (son grand-père maternel), de Juliette et d'Eugène Nantel, quatre des enfants d'Onésime Maréchal et de Pacifique Nantel. Le fonds n'a pas encore été entièrement répertorié. Il regroupe plus de 400 lettres et 3 000 photos ainsi que des écrits personnels. Nous remercions pour leur contribution à ce fonds, Francine Nantel, Mireille Brisset, Skye Baker et Alain Nantel, descendants respectifs d'Adolphe, de Maréchal, de Juliette et d'Eugène Nantel.
- 2 Andrée Claudel, « Le féminisme dans la rue », *Le Pays*, 22 janvier 1910. Fondé par Godfroy Langlois, *Le Pays* publie son premier numéro le 15 janvier 1910, soit cinq jours après *Le Devoir* d'Henri Bourassa.
- 3 Nous ignorons les raisons qui ont guidé le choix du nom de plume, mais il est possible qu'Alphonsine, lors d'un séjour à Paris, ait croisé la route de la sculpteure Camille Claudel, qui exposait à la Galerie Blot en décembre 1908.

– Éva Circé-Côté (Colombine, Musette), Léonise Valois (Atala), Georgina Bélanger (Gaétane de Montreuil), Anne-Marie Gleason (Madeleine) – qui se lancent dans le journalisme au tournant du XX^e siècle. Il faut ajouter son nom à celui des 35 femmes du Québec, anglophones et francophones, qui figurent dans le recensement de 1911 sous la rubrique « journalistes, éditeurs et rapporteurs⁴ ». À 25 ans, Andrée Claudel publie à la une, tout comme Éva Circé-Côté, des textes sur des thèmes d’actualité chers aux progressistes : le féminisme et l’éducation, ainsi que sur des sujets plus légers. Deux ans plus tard, elle s’installe à Paris et rejoint le club sélect des correspondantes pour des journaux montréalais. Nous voudrions explorer le parcours qui a mené cette jeune femme à s’engager dans le journalisme et suivre, dans ses écrits d’avant 1918, l’évolution des thèmes abordés et de la critique sociale qu’ils transmettent.

Au tournant du XX^e siècle, dans une société où les femmes sont privées du droit de vote et de représentation et exclues des professions libérales, à une époque où la gamme des professions féminines est étroite si on la compare à celle des hommes, le journalisme offre une avenue privilégiée à celles qui, douées pour l’écriture, veulent faire entendre leur voix et influencer l’opinion publique. Elles ont l’exemple des pionnières Joséphine Marchand-Dandurand, fondatrice et directrice du mensuel *Le Coin du Feu*, publié de 1893 à 1896, et Robertine Barry, dont *Le Journal de Française*, de 1902 à 1909, traite de « questions qui sont d’intérêt et de compétence féminine⁵ ». Lorsqu’elles se tourneront vers la presse à grand tirage, la plupart de ces journalistes s’exprimeront sur la page féminine, Georgina Bélanger (Gaétane de Montreuil) dans *La Presse* dès 1899 et Anne-Marie Gleason (Madeleine) dans *La Patrie* à partir de 1901. La chronique est un genre qui s’impose, d’abord en France, depuis le XIX^e siècle : « le seul grand genre journalistique qui, durablement et explicitement, reste ouvert aux femmes⁶ ». La chronique libre, qui échappe aux contraintes thématiques et touche à une multitude de sujets, de même que le billet, qui s’y apparente, correspondent au rôle que ces jeunes chroniqueuses s’attribuent : renseigner, former et éduquer leur lectorat⁷.

Au Québec, depuis l’étude de Line Gosselin en 1995, des historiennes et des littéraires ont cherché à cerner différents aspects de la carrière des femmes

4 Quinze d’entre elles sont des Canadiennes nées hors du Québec et plusieurs sont anglophones. Le Québec compte 325 hommes journalistes. Canada, *Recensement du Canada*, Occupations, vol. V, 1911, p. 222-223. Alphonsine Nantel ne figure pas dans l’étude prosopographique des premières femmes journalistes de Line Gosselin. En puisant dans d’autres sources, dont le *Canadian Women’s Press Club*, celle-ci a identifié 22 journalistes francophones entre 1911 et 1915. Line Gosselin, *Les journalistes québécoises, 1880-1930*, Collection RCHTQ, Études et documents, n° 7, Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec, 1995, p. 31.

5 La Directrice, « Notre programme », *Le Journal de Française*, 29 mars 1902.

6 Marie-Ève Thériault, « Boîtes à chapeau et boîtes à Pandore. Chroniques et chroniqueuses parisiennes dans le journal quotidien au XX^e siècle », dans Chantal Savoie, (dir.), *Histoire littéraire des femmes. Cas et enjeux*, Québec, Nota Bene, 2010, p. 25.

7 Pour Robertine Barry, « la page de la femme [qui] est notre Université féminine », « Rapport de l’Association des journalistes », Société nationale Saint-Jean-Baptiste, 1907, cité dans Gosselin, *Les journalistes québécoises*, p. 57. Éva Circé-Côté, contemporaine d’Alphonsine Nantel, n’a jamais manqué une occasion d’être didactique. Andrée Lévesque, *Éva Circé-Côté libre-penseuse*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2010, p. 97 et 368.

journalistes. Julie Roy et Simone Pilon ont ressuscité des femmes qui s'exprimaient dans la presse de la fin du XVIII^e siècle à la fin du XIX^e, alors que Manon Brunet s'est penchée sur les pseudonymes qu'elles ont utilisés. Pour le XX^e siècle, on doit à Chantal Savoie plusieurs travaux sur les pages féminines, spécialement sur leurs directrices – Françoise, Madeleine et Gaëtane de Montreuil –, ainsi que sur les réseaux dans lesquels elles se sont manifestées. Un recueil de textes réunis par Josette Brun en 2009 comprend des études sur des femmes journalistes par Yves Frenette, Andrée Lévesque, Julie Roy et Chantal Savoie⁸. Ces recherches permettent de dégager certains traits communs à ces femmes de lettres, car, si chaque journaliste garde sa personnalité, sa plume et ses idées, elles partagent, sauf de rares exceptions, des conditions de production ancrées dans leur milieu : l'usage de pseudonymes, l'importance de la page féminine, la différence sexuelle des thèmes traités, l'absence de femmes rédactrices (sauf si elles fondent leur journal). La trajectoire d'Alphonsine Nantel se conforme à celle de la majorité de ses collègues⁹.

Biographie

Aînée d'une famille de quatre garçons et trois filles, Marie Louise Alphonsine Nantel, fille d'Onésime Maréchal et de Pacifique Nantel, naît le 23 décembre 1884 à Saint-Jérôme dans une famille de politiciens et de journalistes (figure 1 et annexe 1)¹⁰. Comme la plupart des jeunes de la bourgeoisie du milieu du siècle, ses parents ont poursuivi des études. Sa mère, Onésime, née aux Tanneries, l'actuel Saint-Henri à Montréal, fut pensionnaire chez les sœurs de Sainte-Anne, tandis que son père était diplômé de l'École normale Jacques-Cartier¹¹. Il a enseigné à l'école Champlain de Montréal avant d'être nommé inspecteur des écoles du

- 8 Simone Pilon, « L'usage du pseudonyme chez les femmes écrivains du XIX^e siècle. Le cas d'Hermance Lanctôt », *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 24, n° 1, 1999, p. 46-56; Julie Roy, « Apprivoiser l'espace public. Les premières voix féminines dans la presse québécoise », dans Josette Brun, (dir.), *Interrelations femmes-médias dans l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, p. 63-84; Chantal Savoie, « Des salons aux annales : les réseaux et associations des femmes de lettres à Montréal au tournant du XX^e siècle », *Voix et Images*, vol. 27, n° 2, hiver 2002, p. 238-253; Chantal Savoie, « Persister et signer. Les signatures féminines et l'évolution de la reconnaissance sociale de l'écrivaine (1893-1929) », *Voix et Images*, vol. 30, n° 1, automne 2004, p. 67-79; Chantal Savoie, « La page féminine des grands quotidiens montréalais comme lieu de sociabilité littéraire au tournant du XX^e siècle », *Sociabilités imaginées : représentations et enjeux sociaux*, sous la dir. de Michel Lacroix et Guillaume Pinson, *Tangence*, n° 80, hiver 2006, p. 125-142; Chantal Savoie, « Françoise, Literary Critique. Editorial Reach and Discursive Strategies », *Studies in Canadian Literature*, vol. 32, n° 1, 2007, p. 21-33; « Madeleine, critique et mentor littéraire dans les pages féminines du quotidien *La Patrie* au tournant du XX^e siècle », dans Brun, (dir.), *Interrelations femmes-médias*, p. 85-104; Yves Frenette, « Marie-Rose Turcot, 1887-1977 : esquisse biographique d'une écrivaine et journaliste canadienne-française », dans Brun, (dir.), *Interrelations femmes-médias*, p. 127-139; Andrée Lévesque, « Éva Circé-Côté. Journaliste montréalaise au-delà de la singularité », dans Brun, (dir.), *Interrelations femmes-médias*, p. 105-125.
- 9 Sa contemporaine Éva Circé-Côté est exceptionnelle, n'ayant presque jamais écrit dans une page féminine.
- 10 Fonds Nantel-Bergeron, Extrait de naissance, Cour supérieure, district de Terrebonne, certifié par le notaire J. Marchand, 13 octobre 1949.
- 11 Onésime a terminé ses études au couvent de Sainte-Anne à Saint-Jacques-de-l'Achigan. « *Imposantes obsèques de M^{me} A. Nantel-Orsali* », *Le Canada*, 20 février 1948. Nous n'avons pu consulter les documents du couvent, car ils ont été détruits par un incendie. Adéland Desrosiers *Les Écoles normales primaires de la Province de Québec*, Montréal, Arbour & Dupont, 1909, p. 339.

comté de Terrebonne et Deux-Montagnes et de s'installer à Saint-Jérôme, son village natal, à l'été 1882¹².

Dans les villages québécois, les allégeances politiques ont leur importance et la famille Nantel appuie traditionnellement le parti conservateur, sauf quelques exceptions, dont le père d'Alphonsine, Pacifique. Ce dernier ose revendiquer l'instruction publique obligatoire et gratuite pour tous et il appuie la création d'un ministère de l'Instruction publique à Québec par le gouvernement libéral de Félix-Gabriel Marchand¹³. Dans ses chroniques hebdomadaires dans *La Presse* de Montréal et dans *Le Nord* de Saint-Jérôme, le maître d'école fait aussi la promotion d'une agriculture « moderne »¹⁴.

Les Nantel assurent à leurs enfants, filles et garçons, une bonne éducation : à six ans, Alphonsine devient pensionnaire chez les sœurs de Sainte-Anne de Saint-Jérôme. Alors que la plupart des jeunes filles quittent l'école l'année de leur communion solennelle, Alphonsine poursuit ses études jusqu'à 16 ans. Très près de son père, elle se remémorera l'avoir accompagné dans sa tournée des écoles ou à la pêche. Sa peine est immense quand il meurt de la fièvre typhoïde en 1898¹⁵. Sur son lit de mort, l'inspecteur d'école a pris soin de faire un testament qui traite chaque enfant également; à sa majorité, Alphonsine saura en tirer profit¹⁶.

12 *Gazette officielle de Québec*, 1882, vol. XIV, n° 31, p. 1507, ainsi qu'un document officiel avec sceau, délivré par la Province de Québec au nom de la reine Victoria le 5 avril 1882 et attestant de la nomination de Pacifique Nantel, Fonds Nantel-Bergeron. Soixante ans plus tard, Germaine Guèvremont écrit qu'à la demande de l'oncle d'Onésime, le grand vicaire de Montréal Louis Delphis Adolphe Maréchal, le premier ministre Honoré Mercier fit augmenter le salaire de Pacifique Nantel de cinq dollars par semaine, portant celui-ci à 20 dollars. « Dans le temps cela comptait beaucoup », rapporte l'auteure en citant Onésime. Germaine Guèvremont, « Nos grandes femmes : Une jeunesse de 83 ans », *Paysana*, 1942, p. 9. Sur la famille Nantel voir Élie-J. Auclair, *Bulletin des recherches historiques*, vol. XL, n° 3, mars 1934, p. 162-166; Maréchal Nantel, « La famille Nantel », *L'Avenir du Nord*, 8 et 15 juin 1934. L'avocat Maréchal Nantel est le fils de Pacifique.

13 « Mort de M. Pacifique Nantel », *L'Avenir du Nord*, 30 septembre 1898.

14 *Le Nord*, 12 octobre 1894, mentionne en première page que « M. J. P. Nantel [Joseph Pacifique Nantel] se chargera de la chronique agricole et de colonisation de chaque semaine ». Pour sa part, l'auteur anonyme d'« À propos d'agriculture » *La Presse*, 15 novembre 1895, décrit l'agriculture sur la côte Nord, voyage corroboré dans l'agenda de 1895 ayant appartenu à Pacifique Nantel, Fonds Nantel-Bergeron.

15 Le docteur J. E. Prévost est le médecin soignant. *L'Avenir du Nord*, 23 septembre 1898. Dans un roman autobiographique, Alphonsine racontera les derniers moments de la vie de son père : « On permet un jour, aux cinq plus grands d'aller regarder leur père à travers les carreaux de la fenêtre. Hissés sur le rebord, ils aperçoivent leur cher malade gisant dans son lit, immobile, la figure boursoufflée, rouge. On les ramène, bouleversés, le cœur étroit d'une appréhension cruelle ». Louise Sorriaux, *Sept enfants dans un jardin*, Montréal, Éditions Lumen (Thérien Frères), 1947, p. 165-168. « J. Pacifique Nantel », *Le Nord*, 30 septembre 1898 ; « Mort de M. Pacifique Nantel », *L'Avenir du Nord*, 30 septembre 1898.

16 Le testament notarié de Pacifique Nantel prévoit que les biens de ce dernier seront d'abord employés pour le maintien, l'éducation et l'établissement de ses enfants. Fonds Nantel-Bergeron, testament de Pacifique Nantel, P. F. E. Petit, notaire, n° 2712, 21 septembre 1898.



Figure 2. De gauche à droite, Franky Kross, Jules-Édouard Prévost et Alphonsine Nantel sur le toit de l'église de Saint-Jérôme, 1899.

Source : Détail de *Sur le toit de la nouvelle église de Saint-Jérôme*, photographe inconnu, 4 juillet 1899, Saint-Jérôme, SHRN, Fonds famille Prévost, P020,S06,D02,P027.

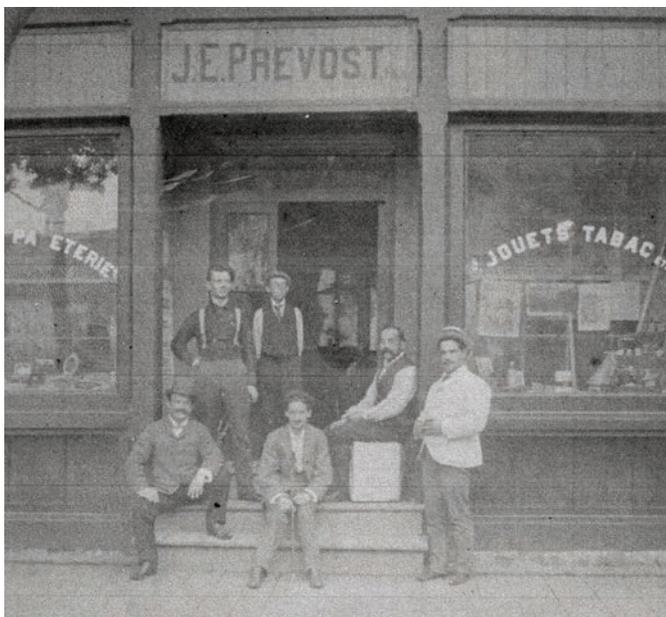


Figure 3. Groupe d'hommes devant la papeterie-librairie de J. E. Prévost (à droite), qui héberge aussi *L'Avenir du Nord*, Saint-Jérôme, 1899.

Source : *Magasin de Jules-Édouard Prévost*, photographe inconnu, 20 juin 1900, Saint-Jérôme, SHRN, Fonds famille Prévost, P020,S06,D02,P109.

Orpheline à 13 ans, Alphonsine trouve réconfort et soutien auprès du journaliste Jules-Édouard Prévost, âgé de 26 ans. En novembre 1899, un nouveau commerce ouvre ses portes à Saint-Jérôme, la papeterie-librairie J. E. Prévost. Outre le bric-à-brac habituel de ces petites boutiques – papier, encre, tabac, jouets et livres de tous genres –, le magasin abrite les presses de l’hebdomadaire *L’Avenir du Nord*, journal d’opinion qui défend les idées des libéraux progressistes¹⁷. Alphonsine et ses frères s’attirent les foudres de leurs oncles en fréquentant le rédacteur de *L’Avenir* et en partageant ses idées¹⁸. En effet, Prévost appartient au clan rival des conservateurs Nantel et, par l’intermédiaire de son journal, il ne manque pas l’occasion de les prendre à partie. Dans une notice biographique consacrée à Pacifique Nantel, publiée à la une de *L’Avenir du Nord*, l’auteur souligne cependant que l’inspecteur d’école aux idées avancées avait su se rallier l’estime de tous : « un fait digne de remarque, quand on connaît avec quelle violence sévit chez nous [à Saint-Jérôme] le fanatisme politique¹⁹ ».

Les notes d’assiduité et de comportement d’Alphonsine chutent en 1901, la jeune femme quitte le couvent²⁰. Patriarche incontesté, le chanoine Antonin Nantel se sent interpellé par les enfants du défunt et, appuyé par ses frères, le député Guillaume-Alphonse, parrain d’Alphonsine, et Wilfrid-Bruno, maire de Saint-Jérôme depuis 1903, il entreprend de diriger leurs destinées²¹. Dans ce contexte, on imagine que ces pères putatifs souhaitent éloigner leur nièce de l’influence néfaste de Prévost et de son journal²². Attirée par la grande ville, ou pour fuir certaines pressions familiales, Alphonsine quitte sa ville natale à l’âge de 19 ans et s’installe à Montréal sans rompre les ponts avec sa mère et sa fratrie²³.

Une journaliste urbaine

Après son arrivée dans la métropole, Alphonsine adresse ses premiers textes au journal *La Patrie*. Comme avant elle Françoise (Robertine Barry), Fadette (Henriette Dessaulles), Atala (Léonise Valois) et plusieurs de leurs contemporaines,

17 Germaine Cornez, *Une ville grandit. Saint-Jérôme de 1881-1914*, vol. 2, Saint-Jérôme, L’Écho du Nord, 1977, p. 164. Sur *L’Avenir du Nord*, voir André Beaulieu et Jean Hamelin, *La Presse québécoise, des origines à nos jours*, vol. IV, 1896-1910, Québec, Presses de l’Université Laval, 1979, p. 28-31.

18 En l’occurrence, les oncles Antonin, Guillaume-Alphonse et Wilfrid-Bruno Nantel. Serge Laurin, *Rouge, Bleu: La sage des Prévost et des Nantel*, [Sainte-Foy], Presses de l’Université Laval, 1999.

19 « Mort de M. Pacifique Nantel », *L’Avenir du Nord*, 30 septembre 1898.

20 Le Registre des bonnes notes des Élèves du Pensionnat des sœurs de Sainte-Anne à Saint-Jérôme fait mention d’Alphonsine Nantel de 1889 à 1902. Service des archives de la Congrégation des sœurs de Sainte-Anne, LQ50/55,1.

21 Antonin Nantel occupa la fonction de supérieur du Séminaire de Sainte-Thérèse de 1870 à 1905. Une lettre d’Adolphe Nantel, 19 ans, à Jules-Édouard Prévost témoigne du pouvoir de l’ecclésiastique sur les enfants de la famille : « J’ai failli me faire tuer par mon oncle “Ti-Toine”, écrit Adolphe. Il a voulu me renier disant que je déshonorais ma famille en écrivant dans *L’Avenir*. [...] si mes oncles croient que je vais me laisser conduire par le bout du nez — ils vont se tromper. D’ailleurs je suis maître de mes idées, qu’ils me fichent la paix. » SHRN, Fonds Famille Prévost, P020,S02,SS03,D01, *Nantel à Prévost, Sainte-Marguerite, 6 janvier 1905*. Serge Laurin, « Antonin Nantel », *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 15, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 14 janv. 2017, http://www.biographi.ca/fr/bio/nantel_antonin_15F.html.

22 Des lettres ainsi qu’un volumineux dossier de documents recueillis par J. E. Prévost contre W. B. Nantel se trouvent à la SHRN, Fonds Famille Prévost, P020,S02,SS04,D03.

23 « M^{lle} A. Nantel, de Montréal, a passé le dimanche chez sa mère, M^{me} J. P. Nantel ». « En Vacances — Saint-Jérôme », *La Patrie*, 16 juillet 1904.

elle adopte pour pseudonyme un simple prénom : Mireille²⁴. L'usage des noms de plume n'est pas rare à l'époque chez les femmes comme chez les hommes. Anne-Marie Gleason Huguenin, directrice de la page féminine de *La Patrie*, « Au Royaume des Femmes », signe *Madeleine*. En 1904, sous le pseudonyme de *Camille*, Alice Lanctôt, une amie d'Alphonsine, remplace *Madeleine* au courrier des correspondants du « Royaume »²⁵. Dans son ouvrage sur les femmes journalistes, Line Gosselin avance que l'utilisation d'un prénom d'emprunt, fréquent dans les pages féminines, est une façon de développer un rapport d'intimité avec les lectrices et de se présenter comme une amie²⁶. Alphonsine, qui déteste le prénom dont l'a affublée sa mère, elle-même porteuse de l'étrange prénom d'Onésime, n'a sûrement pas d'hésitation à changer de nom. En 1910, elle écrira : « Le ridicule est une des rares choses que les hommes n'admettent point et il est souverainement injuste que par l'inconséquence de ses auteurs un homme soit affublé d'un nom qui le rende un sujet de moquerie pour ses semblables. Les noms simples, courts, sans prétention, qui n'ont pas trop de terminaisons en "ine" ou en "us" sont encore les plus jolis²⁷ ». Quand elle signe Mireille, pour ses amis et sa famille, elle se fait désormais appeler Lou²⁸.

« Une Fugue », premier texte signé Mireille, paraît le 9 juillet 1904 sur la page féminine de *La Patrie*. Il s'agit d'une anecdote, écrite à la première personne, relatant l'aventure d'une couventine amourachée du cousin de son amie. Le ton est enjoué, badin, comme il convient à une lecture estivale. Entre juillet 1904 et octobre 1905, on compte 10 textes signés Mireille, tous inspirés d'historiettes tirées de la vie courante. Après un morceau sur la nature et les lacs des Laurentides, puis un autre qui fait converser l'année qui s'en va et celle qui s'annonce²⁹, la chroniqueuse entame, en janvier 1905, une série de billets intitulés « Les petites amies ». Selon la convention en usage, les textes visent à établir des liens d'amitié, voire une certaine connivence entre la journaliste et son lectorat féminin. Elle y décrit, à la manière de petits sketches avec dialogues, la vie de

24 Adolphe Nantel fait allusion à « Mireille », sa grande sœur. SHRN, Fonds famille Prévost, P020,S02,SS03,D01, Nantel à Prévost, Sainte-Marguerite, 6 janvier 1905. Le retour en France de madame Julien Sorriaux (nom de mariage d'Alphonsine Nantel) est annoncé dans la chronique mondaine parue dans *La Patrie* du 27 février 1925. La légende sous la photo, « Madame Sorriaux, connue sous les pseudonymes de Mireille et Andrée Claudel » dévoile ses noms de plume. Sur l'usage des pseudonymes, voir Marie Pier Luneau et Pierre Hébert, « Les pseudonymes : "paravent derrière lequel se cachent des êtres méprisables" ou "mensonge qui ne fait de mal à personne" ? » *Voix et Images*, vol. 30, n° 1, automne, 2004, p. 9-11, et Chantal Savoie, « Persister et signer... ». Pour une période antérieure, Manon Brunet, 'Anonymat et pseudonymat au XIX^e siècle : l'envers et l'endroit de pratiques institutionnelles », *Voix et Images*, vol. 14, n° 2, hiver 1989, p. 169.

25 Savoie, « La page féminine... », p. 128.

26 Gosselin, *Les journalistes québécoises*, p. 103. Alphonsine comprend l'importance des pseudonymes. Quand son frère Adolphe est attaqué par sa famille conservatrice parce qu'il collabore à *L'Avenir du Nord*, elle l'encourage à continuer et lui conseille de changer de pseudonyme. SHRN, Fonds famille Prévost, P020,S02,SS03,D01, Adolphe Nantel à Jules-Édouard Prévost, Sainte-Marguerite, 6 janvier 1905.

27 Andrée Claudel, « Des noms », *Le Pays*, 8 octobre 1910.

28 Faut-il y voir une référence à Lou Andreas-Salomé (1861-1937)? Alphonsine était impressionnée par cette femme de lettres non conformiste et partageait cette fascination avec sa nièce Mimi Nantel. Propos de Mireille Brisset, fille de Mimi, recueillis par Dominique Nantel Bergeron en juin 2015 à Montréal. Longtemps réfractaire, Onésime finira aussi par appeler sa fille Lou.

29 Mireille, « Les campagnes favorites », *La Patrie*, 27 août 1904; « L'An vieux », *La Patrie*, 31 décembre 1904.

jeunes filles urbaines, issues de la bourgeoisie, éprises de mondanités. On les suit au Café du Ritz ou au Windsor, dans l'ouest de la ville pour le magasinage, au théâtre pour voir *La Dame au camélia*, au bal ou au banquet de charité des sourdes et muettes. Les jeunes filles prennent le thé et mangent des éclairs au chocolat en donnant « des coups de dents aux 'bonnes amies', absentes », car le potinage et la médisance semblent être leur passe-temps favori³⁰. Tant la bourse du papa, la bonne de la famille que les endroits visités situent leur classe sociale, qu'on présume être celle des lectrices.

Il ne faut toutefois pas confondre Mireille avec ses personnages, la journaliste représente des copines dont elle se distancie et dont elle méprise la frivolité. Ces dernières lui fournissent l'occasion de tirer des leçons, comme c'était le cas dans les chroniques du genre, pour conclure, par exemple : « je trouve que c'est une corvée, moi, le magasinage » ou « la campagne, de nos jours, avec ses gens chics, ses hôtels à la mode, ses danses, ses potins, je la trouve assommante », car elle révère « la vraie campagne, celle que le Progrès n'a pas encore gâtée³¹ ». Les sujets plus sérieux sur l'actualité ou l'économie n'intéressent peut-être pas encore Alphonsine, d'autre part, ils ne font pas partie du mandat de la page féminine. Dans un style alerte, la jeune journaliste donne vie à la rue Sainte-Catherine et à ses magasins, expose les rapports entre clientes et commis anglophones chez Morgan, et dépeint sans complaisance l'atmosphère d'un hôtel et de ses vacanciers. Mireille s'avère habile à composer les dialogues dans lesquels se révèlent le snobisme et la mesquinerie des « petites amies ». On ignore quelle a été la réception de ses écrits, mais *L'Avenir du Nord* vante la plume de la « spirituelle et charmante » chroniqueuse³².

Nous laissons aux littéraires le soin d'analyser les rapports entre la chroniqueuse et son lectorat. Constatons toutefois qu'Alphonsine présume que la lectrice de la page féminine d'un journal comme *La Patrie* est au fait de la vie des jeunes bourgeoises de la métropole, et qu'elle a assez de jugement pour désapprouver leur comportement frivole et superficiel. Peut-être se reconnaît-elle dans ces habituées des grands restaurants à la mode et se voit-elle confrontée à la critique d'une Mireille qui lui parle comme à une intime? Les chroniques de Mireille abordent des sujets souvent triviaux et constituent une étape dans une prise de parole publique qui s'affermira avec les années. C'est le parcours de plusieurs autres femmes journalistes comme, par exemple, Éva Circé-Côté qui, dans ses premières chroniques sous le nom de Colombine, est moins critique ou contestataire que plus tard, cachée derrière Fantasio ou Julien Saint-Michel. Il faut attendre quelques années pour que les thèmes sortent de l'espace privé et que le cercle des sujets d'Alphonsine s'élargisse au-delà du monde des « petites amies ».

30 Mireille, « Les petites amies », *La Patrie*, 21 janvier 1905; « Les petites amies au théâtre », *La Patrie*, 28 janvier 1905; « Les petites amies. Potins d'automne », *La Patrie*, 28 octobre 1905.

31 Mireille, « Les petites amies. Elles magasinent », *La Patrie*, 21 octobre 1905; « Les petites amies à la campagne », *La Patrie*, 10 juin 1905.

32 Frou-Frou, « Sainte-Marguerite », *L'Avenir du Nord*, 7 septembre 1905. Adolphe Nantel, son frère, qui habitait alors à Sainte-Marguerite, était correspondant pour ce journal.

Paris, premier séjour

Après novembre 1905, les traces écrites de la chroniqueuse se perdent. À 21 ans, elle touche sa part d'héritage, ce qui reste des 800 dollars légués par son père³³. Cet argent sera son gage d'indépendance. En novembre 1908, Alphonsine entreprend le voyage transatlantique rêvé des jeunes gens de son milieu³⁴. Elle découvre le Paris de la Belle Époque. La France est prospère et en paix, et sa capitale en pleine effervescence. Pour la bourgeoisie canadienne-française qui s'y retrouve, l'État laïc consacré en 1905, l'absence de censure religieuse, la vie nocturne avec ses cabarets, donnent à Paris une vague odeur de soufre. La Capitale, c'est aussi la Culture, celle qui ne traverse pas l'Atlantique et qui vient compléter les années d'éducation au couvent par ses musées, ses monuments, son théâtre et ses concerts. Happée par l'atmosphère ambiante, Alphonsine court les spectacles, les galeries d'art et les conférences qui alimenteront ses chroniques. Ainsi, celle sur Jean-Jacques Rousseau donnée par le critique et académicien Émile Faguet à la Sorbonne sera le sujet d'une chronique deux ans plus tard³⁵. Elle parcourt les Grands Boulevards, les cafés de la butte Montmartre ou de la place du Calvaire, et décrira au retour, pour *Le Pays*, ces « représentants de la littérature, des arts ou de l'élégance » qui dégustent de l'absinthe au son de la musique tzigane³⁶.

Emportée dans cette ronde de sorties, Alphonsine ne trouve pas le temps d'écrire plus d'une chronique pendant ce séjour à Paris. Sa visite à l'Académie française est un événement tellement extraordinaire qu'elle se doit de la raconter. Elle s'est fait offrir un billet pour l'intronisation de Jean Richepin et fournit un portrait détaillé non pas tant de la cérémonie que du beau monde qui y assiste. À l'extérieur, devant l'Institut de France, elle remarque des « gens à mine débraillée, grignottant (*sic*) un morceau de pain ; des filles en cheveux, voire même des enfants à la figure fatiguée et tirée de petits mal nourris » ; ce sont les plantons qui font la queue depuis trois heures du matin pour assurer une place aux mondains. Dans la salle, elle décrit et nomme certains personnages connus, en commençant par l'archéologue Jane Dieulafoy dont elle souligne les vêtements masculins. Elle résume la réplique de Maurice Barrès et termine son texte sur une note de nostalgie : « dans mon pauvre petit cœur ému, se confondaient l'amour que j'ai pour ma patrie d'Amérique sur laquelle plane le génie français, et l'affection profonde que je garde pour la vieille terre de France où la langue que nous parlons

33 Suzanne Laporte, « Notes bio-bibliographiques sur monsieur Adolphe Nantel, Écrivain-Journaliste », École de bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1952, p. 10. Cette somme équivaudrait à environ 20 000 dollars en 2016, si l'on tient compte uniquement de l'inflation. <http://www.in2013dollars.com/1905-dollars-in-2016?amount=100>. L'héritage s'explique par l'existence de deux polices d'assurance-vie de 2 000 dollars chacune, l'une de l'Ordre ancien des Ouvriers Unis (A.O.U.W.) et l'autre de l'Ordre des Forestiers Indépendants, selon la cession par dame O. Maréchal à W. B. Nantel, qui désigne Wilfrid Bruno Nantel (oncle d'Alphonsine) et Joseph Napoléon Nantel (grand-oncle d'Alphonsine) comme fiduciaires de l'héritage. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Vieux-Montréal (BANQ VM), greffe Pierre-François-Ernest Petit, CN606,S75, n° 2834, 1^{er} mars 1899.

34 Ses cousines Antonia et Fleurange, filles d'Emma Tassé et de Guillaume-Alphonse Nantel, étudient en Europe de 1902 à 1905. Antonia (1886-1955) épousera le politicien libéral Athanase David.

35 Andrée Claudel, « Un cours de M. Faguet à la Sorbonne », *Le Pays*, 4 février 1911. Son texte est à la une du journal, à côté d'une chronique de Fantasio (Éva Circé-Côté) sur Sara Bernhardt.

36 Andrée Claudel, « Le boulevard », *Le Pays*, 17 septembre 1910.

est si belle et si douce³⁷ ». Si la nouvelle signature L. A. Nantel laisse planer un doute sur le sexe de son auteur, le sous-titre énonce clairement qu'il s'agit des « impressions d'une Canadienne-française (*sic*) ». Notons que la chronique se retrouve en dehors de la page féminine.

Alphonsine poursuit son exploration de Paris sans toutefois soumettre d'autres textes aux journaux de Montréal. En juin, lors d'une visite à Londres, elle rencontre d'autres Canadiens, visite les grands magasins et assiste à une manifestation des suffragettes³⁸. Emmeline Pankhurst en tête, des féministes anglaises viennent d'adopter, devant le refus du premier ministre Asquith de les recevoir, des tactiques militantes qui mènent à plus de cent arrestations. Les observations de la voyageuse dicteront le sujet d'une chronique quelques mois plus tard.

Après neuf mois d'absence, Alphonsine rentre à Montréal. Son frère Maréchal, inscrit en droit à l'université McGill, et son frère Napoléon, nommé ingénieur civil à la Ville de Montréal, habitent à présent dans la métropole. À l'été 1910, sa mère quitte Saint-Jérôme et vient s'installer en ville avec le reste de la fratrie. La famille emménage au 445, rue de Montigny, réunion de courte durée, car, dès le printemps suivant, Onésime Maréchal épouse en secondes noces Alexandre Orsali, un prospère commerçant³⁹. Mariage providentiel puisqu'elle écrivait à son fils, en 1907, « Il faut de toute nécessité que je me trouve une position après le jour de l'an. Mes revenus sont insuffisants, la vie est trop chère et les dépenses sont trop fortes maintenant que je puisse équilibrer mon budget⁴⁰ ».

Alphonsine partage le goût pour l'écriture avec son frère Adolphe, installé en Alberta, où, après avoir été journaliste au *Courrier de l'Ouest*, fondé par le docteur Philippe Roy et le marchand Prosper-Edmond Lessard, il est devenu pendant quelques mois propriétaire du journal *Le Progrès* de Morinville⁴¹. Comme pour toute personne qui ambitionne de s'exprimer sur la place publique, les réseaux ne sont pas à négliger : quelques années plus tard, Roy jouera un rôle important dans la carrière d'Alphonsine Nantel. Les Nantel fréquentent, à quelques rues au nord de leur logement, parents et amis établis autour du square Saint-Louis, entre autres un cousin, l'avocat Joseph-Alphonse Beaulieu, qui vit chez son beau-père, Joseph Émile Vanier, ingénieur-conseil pour la Ville de Montréal ; Godfroy Langlois, député de Saint-Louis et fondateur du *Pays* ; la bibliothécaire et journaliste Éva Circé-Côté ; le dentiste Gaston Maillet et sa femme, Eugénie Boudet, parents des

37 L. A. Nantel, « Académie française. Impressions d'une Canadienne-française (*sic*) qui a assisté à la réception de Jean Richepin », *La Patrie*, 6 mars 1909. Jean Richepin est reçu membre de l'Académie française par Maurice Barrès. Cette chronique, parue en p. 21, ne fait pas partie du « Royaume des femmes ».

38 Andrée Claudel, « Les bruits », *Le Pays*, 24 septembre 1910 ; « Le féminisme dans la rue », *Le Pays*, 22 janvier 1910. Elle se trompe lorsqu'elle écrit que l'événement s'est passé le 30 juin 1909, car les journaux du 30 juin rapportent que la manifestation a eu lieu la veille. Elle voyageait probablement seule, si on se fie à ce texte : « Nous étions après dîner plusieurs Canadiens, causant du pays. Deux étaient de Winnipeg, trois de Toronto, et ce jour-là, Montréal, c'était moi ! », Andrée Claudel, « Au gré des heures », *Le Pays*, 2 avril 1910.

39 Sur l'actuel boulevard de Maisonneuve, près de la rue Saint-André.

40 Fonds Nantel-Bergeron, Onésime Maréchal à Eugène Nantel, Saint-Jérôme, 29 décembre 1907.

41 « *Le Progrès* », La Société francophone de l'Alberta, Alberta On Line, http://wayback.archive-it.org/2217/20101208172139/http://www.abheritage.ca/francophone/fr/culture/media_le_progres.html.

journalistes Roger et Roland⁴². À ce réseau (annexe 2), il faut ajouter les nombreux écrivains et journalistes qu'Alphonsine a croisés à Saint-Jérôme dans la maison familiale, en particulier son ami d'enfance Jules-Édouard Prévost.

En janvier 1910, Godfroy Langlois lance *Le Pays*, un hebdomadaire libéral pour lequel il recrute une pléiade de journalistes progressistes comme Éva Circé-Côté, Germain Beaulieu, Arsène Bessette, Jean Charbonneau, Albert Ferland et Roger Valois, pour n'en nommer que quelques-uns⁴³. Dès le deuxième numéro, Alphonsine y publie sous son nouveau pseudonyme : Andrée Claudel⁴⁴. Comme l'a montré Chantal Savoie, elle suit ainsi la trajectoire d'autres femmes journalistes qui passent du pseudonyme-prénom au pseudonyme « nom complet »⁴⁵.

Les chroniques d'Andrée Claudel

Dans sa première chronique, Andrée Claudel traite, sur trois colonnes, du féminisme et des suffragettes londoniennes⁴⁶. Le ton est loin de la légèreté et de la minauderie des « petites amies » de *La Patrie*. Même si elle appuie le suffrage féminin, Alphonsine condamne et ridiculise les « processions » des militantes britanniques. « Beaucoup de ceux qui n'ont pas été au cœur même du féminisme [...] ne font pas bien la différence entre le "suffragettisme" et le féminisme, précise-t-elle. Cette différence est énorme... »⁴⁷. Ses arguments pour le suffrage, fondés sur le socle des qualités féminines, révèlent ce qu'on appelle aujourd'hui une féministe maternaliste. Ainsi, pour elle, le droit de vote « est une revendication juste, car il a pour but l'enrayment (*sic*) de la tempérance, la protection de l'enfant et de l'ouvrier et d'autres questions économiques d'une aussi grande importance⁴⁸ ». Abordant pour une rare fois un sujet de politique contemporaine, elle évoque les prochaines élections municipales de Montréal et conseille aux 8 000 femmes veuves, célibataires, propriétaires qui ont le droit d'exprimer leurs suffrages de « voter intelligemment, sans parti pris, sans préjugés, se souciant seulement de l'intérêt public et de l'avancement de leur Ville »⁴⁹.

42 *Annuaire Lovell de Montréal et sa banlieue*, Montréal, John Lovell, 1908-1909, 1909-1910. Les Langlois, les Nantel et les Prévost étaient tous originaires des Basses-Laurentides. Langlois répondait aux attaques du journal *Le Nord*, propriété du conservateur Guillaume-Alphonse Nantel, par l'intermédiaire de *L'Écho des Deux-Montagnes*, dont il était rédacteur-propriétaire de 1890 à 1892. Roger et Roland Maillet ont fondé le journal *Le Matin*.

43 Patrice Dutil, *L'Avocat du Diable : Godfroy Langlois et le libéralisme progressiste dans le Québec de Wilfrid Laurier*, traduit de l'anglais par Madeleine Hébert, Montréal, Robert Davies, 1996, p. 225-250 ; Roger Le Moine, *Deux Loges montréalaises du Grand Orient de France*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 71-72; Lévesque, *Éva Circé-Côté*, p. 96.

44 Claire Gervais, « Bio-bibliographie de Maréchal Nantel, bibliothécaire du Barreau de Montréal », *École de Bibliothécaires de l'Université de Montréal*, 1945, p. 3. L'auteur identifie Madame Julien Sorriaux sous le pseudonyme d'Andrée Claudel.

45 Savoie, « Persister et signer... », p. 69.

46 Andrée Claudel, « Le Féminisme dans la rue », *Le Pays*, 22 janvier 1910.

47 Andrée Claudel, « À propos d'un débat », *Le Pays*, 25 février 1911.

48 Andrée Claudel, « Le Féminisme dans la rue », *Le Pays*, 22 janvier 1910.

49 Claudel, « Le Féminisme dans la rue ». À Montréal, depuis 1887 les veuves et célibataires majeures qui sont propriétaires peuvent voter aux élections municipales. En 1899, les locataires obtiennent aussi le droit de vote. Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 1992, p. 121.

Même si elle mène la vie d'une jeune fille émancipée et autonome, Alphonsine Nantel entretient dans son discours public une vision conventionnelle des rôles féminin et masculin. Jamais elle ne conteste les différences considérées essentielles entre les sexes : « les bras de l'homme peuvent remuer les mondes, manier le fer et l'acier, [...] ceux de la femme ne savent qu'enlacer, bercer, consoler. Les vrais féministes ne veulent pas autre chose », écrit-elle dans une chronique consacrée à un débat sur le suffrage féminin entre étudiants de l'Université Laval et de l'Université McGill, les jeunes francophones s'y opposant et les anglophones l'appuyant⁵⁰. Plus tard, elle renchérit :

Chez l'homme, la personnalité doit être de force et de puissance. Chez la femme, de charme et d'amour. Et c'est juste qu'il en soit ainsi, car l'un est le complément de l'autre, et pour atteindre à un degré supérieur de magnétisme personnel, il faut que chacun reste dans la sphère qui lui est propre. L'homme doit dominer par le cerveau. La femme doit plaire par le cœur, par sa faiblesse même de femme, et la personnalité féminine, arrivée à son plus haut point, est l'incarnation du charme même.⁵¹

Loin d'elle l'argument libéral de l'égalité des droits invoqué par des féministes comme Éva Circé-Côté ou Idola Saint-Jean, sauf quand elle admet que, si des femmes ne sont pas compétentes à voter, les « hommes ne savent pas toujours ce qu'ils font lorsqu'ils exercent ce droit de suffrage⁵² ». Les femmes devraient accéder au vote pour protéger les autres femmes, poursuit-elle. Leur devoir est d'intercéder, d'influencer les législateurs, d'exercer un pouvoir indirect sans avoir « besoin pour cela d'aller siéger au Parlement ou de pérorer sur des hustings⁵³ ».

Si les suffragettes anglaises, au lieu de vouloir traiter d'égal à égal avec leurs frères du sexe laid, se contentaient tout simplement d'être des femmes, de vraies petites femmes, sachant sourire et être douces, la question du féminisme [...] serait vite réglée. N'être qu'une femme est une faiblesse qui est une force [...] ils ne se doutent pas, les malheureux, que devant tout l'amour des mères, des sœurs, des épouses et des amantes ce sont eux les plus faibles... et alors, c'est nous qui faisons les lois!⁵⁴

En 1910, prenant prétexte d'une conférence sur le féminisme et les femmes de lettres prononcée par Madame Charles Le Verrier à l'Alliance française, Andrée Claudel consacre une longue chronique au féminisme⁵⁵. À partir des propos de la conférencière, elle s'exprime sur l'évolution de la place des femmes au Canada, qui ont « acquis le droit de penser » : elles ont appuyé le vote d'une loi contre l'ivrognerie, elles sont actives dans les œuvres philanthropiques, et certaines, comme la journaliste Robertine Barry à qui elle rend hommage, s'illustrent dans

50 Andrée Claudel, « À propos d'un débat », *Le Pays*, 25 février 1911.

51 Andrée Claudel, « La personnalité », *Le Pays*, 8 juillet 1911.

52 Andrée Claudel, « À propos d'un débat », *Le Pays*, 25 février 1911.

53 Claudel, « À propos d'un débat ».

54 Andrée Claudel, « Le Féminisme dans la rue », *Le Pays*, 22 janvier 1910.

55 Il s'agit très probablement de Marie-Louise Girault Le Verrier. *La Patrie*, 8 avril 1910.

les lettres⁵⁶. Les femmes, qui désormais ont le « droit de penser », exercent encore un rôle de soutien aux hommes, reléguées dans des sphères considérées féminines telles la charité et les réformes sociales, avec quelques exceptions comme le journalisme. Et, si Andrée Claudel, sensible aux inégalités, s'en prend au manque de respect des patrons à l'égard des employées de bureau en disant « ces "Grands Hommes" considèrent leur sténographe à peu près comme la machine sur laquelle elle tape du matin au soir », il est difficile de trouver des accents féministes quand elle rappelle aux jeunes filles « leur devoir d'entrer dans le mariage avec la résolution bien arrêtée d'être des créatures de joie et de bonheur [à qui il] faut la douceur, la gaieté, la soumission » et dont la « mission est d'être au foyer celle qui embellit la vie par sa bonté et sa grâce rayonnante »⁵⁷.

Alphonsine Nantel s'affiche plus comme progressiste au sujet de l'éducation qu'au sujet des droits des femmes. Dans une chronique intitulée « Le devoir d'une cité. Encore la bibliothèque publique », elle plaide, comme son patron Langlois et les collaborateurs au journal, pour l'accès aux livres et l'appui de l'État à l'éducation primaire, aux arts et aux lettres. Alors : « sans atteindre au rayonnement de la Grèce antique, nous pourrions peut-être marcher de pair avec les autres nations civilisées, mais de grâce, moins de mouton national⁵⁸! » La semaine suivante, « Les arrivistes » fait la une du journal avec de vagues attaques contre « l'hypocrisie, la ruse, l'égoïsme » des parvenus sans scrupules et s'en prend à ceux qui ont « la manie des honneurs et des particules⁵⁹ ». Le ton est indigné, voire moralisateur, et le sujet correspond aux préoccupations des progressistes engagés dans la purification des mœurs dans la cité. Dans une autre chronique, Alphonsine, qui n'a pas oublié les inspections d'écoles, reprend à son compte l'inlassable combat de son père. « J'ai encore devant les yeux l'aspect misérable de certaines écoles; de petites masures situées à l'entrée du bois [...] le vent s'y promène en maître, la pluie traverse le toit, l'hiver les doigts des élèves sont violets sur leurs cahiers ». Non seulement les écoles croulent sous leur vétusté, mais les institutrices reçoivent à peine « un fabuleux salaire d'une piastre et quart à deux piastres et demie par semaine; et là-dessus, il faut qu'elles se nourrissent et s'habillent⁶⁰ ». Aussi implore-t-elle le gouvernement d'investir dans l'enseignement primaire pour garantir l'avenir du Québec. Ces textes d'opinion sur des questions sociales demeurent des exceptions et, dans les grands débats, la chroniqueuse évite en général de prendre parti. Qu'il s'agisse des réformes de l'éducation ou du suffrage féminin, Alphonsine Nantel rejette toute affiliation politique. Elle adopte une prétériton toute féminine quand elle s'excuse de ne rien connaître à la politique pour néanmoins aborder le sujet :

56 Andrée Claudel, « Féminisme national », *Le Pays*, 14 avril 1910. Françoise est le pseudonyme de Robertine Barry (1863-1910).

57 Andrée Claudel, « Patrons et dactylos », *Le Pays*, 5 novembre 1910; « Cuisine et conjugo », *Le Pays*, 23 septembre 1911.

58 Andrée Claudel, « Le devoir d'une cité. Encore la bibliothèque publique », *Le Pays*, 9 septembre 1911.

59 Andrée Claudel, « Les Arrivistes », *Le Pays*, 29 janvier 1910.

60 Andrée Claudel, « Éducation et patriotisme », *Le Pays*, 15 octobre 1910.

À quoi me servirait de vous raconter que les libéraux ont raison et que les conservateurs, tort. Je n'en sais rien ni vous non plus. Le Gouvernement est libéral aujourd'hui, demain il sera peut-être tout le contraire, et le pays ne s'en portera pas plus mal, ni mieux, et ce, parce que les hommes et les passions humaines sont et resteront les mêmes⁶¹.

Sur la vie culturelle canadienne-française, elle écrit : « On nous reproche souvent de n'être pas un peuple artiste, de ne pas comprendre et apprécier le Beau et de ne songer qu'à gagner de l'argent. Je ne veux donner ni tort ni raison à ceux qui le répètent, mais il est certain que l'on n'accorde pas aux artistes et aux littéraires canadiens tout l'encouragement auquel ils ont droit⁶² ». Et le lectorat de rester sur son appétit d'une prise de position bien affirmée.

Alphonsine revient vite à des propos moins sérieux : est-ce par choix ou parce qu'une autre femme, Éva Circé-Côté, aborde dans le même journal des sujets comme la grève des travailleuses du vêtement ou la séparation de l'Église et de l'État? Sur les 78 publications recensées entre son retour de Paris en août 1909 et son second départ pour la France en septembre 1911, définitif celui-là, pas plus d'une dizaine témoignent d'un engagement social. La plupart des écrits reprennent les thèmes des « petites amies » : frivolités et mondanités – pour les décrier et pourfendre les mondaines –, relations hommes femmes, flirts et séduction sans scrupule, mode, descriptions de la nature, parfois teintées de nostalgie. Sa plume ironique fait ressortir l'importance que prennent, du moins pour la bourgeoisie, les dernières nouveautés, les grands magasins, les boutiques de modistes et le salon de thé de l'hôtel Windsor⁶³.

Comme ses consœurs journalistes, Alphonsine Nantel soigne son style. Son confrère Roger Valois qualifie de « haute tenue littéraire » certains de ses textes⁶⁴. « Je ne prêche pas, je “croque”⁶⁵ », écrit-elle, et, en effet, elle excelle dans les descriptions. Parmi ses meilleures chroniques figurent des tableaux éloquents de la vie urbaine avec les bruits et les odeurs de la rue, les ampoules électriques, les passagers de tramways, les immigrants à l'arrivée du train, et les avions qui passent au-dessus de leur tête⁶⁶. Elle peint un boulevard Saint-Laurent débordant de vie, presque exotique avec ses marchands de vêtements juifs, sa diseuse de bonne aventure italienne accompagnée de son perroquet, son salon de tatouage, ses cinémas et son marché aux fleurs⁶⁷. Elle compose aussi des textes poétiques, travaille ses dialogues et manie avec adresse l'ironie et le sarcasme. Elle ressent les exigences de son métier et prend son lectorat à témoin de ses déboires :

61 Andrée Claudel, « Requête », *Le Pays*, 23 avril 1910.

62 Andrée Claudel, « Féminisme national », *Le Pays*, 16 avril 1910.

63 Andrée Claudel, « Perruches entre elles », *Le Pays*, 5 février 1910; « Le Dandy », *Le Pays*, 19 mars 1910; « Avant Pâques », *Le Pays*, 26 mars 1910; « Une promenade », *Le Pays*, 21 mai 1910; « Fin d'hiver », *Le Pays*, 18 juin 1910.

64 Jean Brisson, « Départ d'Andrée Claudel », *Le Pays*, 23 septembre 1911.

65 Andrée Claudel, « Joueuse de cartes », *Le Pays*, 11 février 1911.

66 Andrée Claudel, « Les bruits », *Le Pays*, 24 septembre 1910; *Le Pays*, « Matin d'hiver », 21 janvier 1911; « Aviation », *Le Pays*, 2 juillet 1910.

67 Andrée Claudel, « Le boulevard », *Le Pays*, 17 septembre 1910.

Décidément, ce n'est pas gai de pondre un article toutes les semaines, et je t'envie, heureux mortel, toi qui n'es pas chroniqueur! Tu ignores la souffrance terrible de sentir que tes idées fichent le camp et d'essayer de les rattraper. Qu'ils ont de la veine, les prolifiques, ceux dont les idées poussent comme des champignons et qui les expriment encore avec plus de facilité⁶⁸.

Il ne faut pas voir dans les propos d'Andrée Claudel sur la place des femmes dans la société une vision parallèle de la vie d'Alphonsine Nantel. Engagée comme sténographe au *Pays*, elle gagne un salaire appréciable pour une jeune fille – un gain de 936 dollars en 1910 –, qui lui assure une indépendance économique et une vie libre, affranchie des normes qui restreignent la plupart de ses contemporaines⁶⁹. Indépendante et déterminée, elle cherche à s'imposer par son intelligence sans trop se soucier des conventions. On la dit de caractère difficile et abrupt, et ses frères l'ont noté⁷⁰. Des commentaires de personnes qui l'ont connue la dépeignent comme une personne sérieuse, intransigeante, cassante, voire étrange⁷¹. Elle conserve malgré tout des liens étroits avec sa famille et continue de fréquenter les gens de son réseau, un cercle surtout masculin, car elle semble privilégier les amitiés masculines⁷². « Vous en venez à la conclusion qu'il vaut encore mieux avoir pour camarades des hommes intelligents, qui ne passent pas leur temps à causer panaches ou fanfreluches et à s'entre-manger », confesse-t-elle dans « Amitié de femmes »⁷³. Deux lettres reprises dans ses chroniques s'adressent à un ami masculin⁷⁴. Il est possible que les hommes avec qui elle s'est liée – Jules-Édouard Prévost, Godfroy Langlois, Roger Valois – aient été ses plus grandes amitiés.

Paris

Le 23 septembre 1911, Roger Valois, sous le pseudonyme de Jean Brisson, annonce dans *Le Pays* : « Notre collaboratrice Andrée Claudel, pseudonyme sous lequel se

68 Andrée Claudel, « Salade », *Le Pays*, 8 avril 1911.

69 Canada, *Recensement*, 1911, <http://data2.collectionscanada.gc.ca/1911/jpg/e002075207.jpg>. À titre de comparaison, son frère Napoléon, arpenteur pour le « gouvernement » (*sic*), déclare un gain total de 744 dollars pour la même période. Sa collègue au *Pays*, Éva Circé-Côté gagne, comme assistante-bibliothécaire, 350 dollars en 1910 et 650 dollars en 1912. Lévesque, p. 95 et 119.

70 Fonds Nantel-Bergeron, Maréchal Nantel à Eugène Nantel, Montréal, 30 juillet 1916; Onésime Nantel à Eugène Nantel, Outremont, 7 août 1916.

71 Son filleul Alain Nantel, fils d'Eugène, utilise le qualificatif « pas drôle » à son sujet. Entrevue de Dominique Nantel Bergeron avec A. Nantel, Montréal, 2014. Aux dires de Suzanne Picotte, épouse d'Alain Nantel, décédée en 2016, ses nièces la trouvaient tranchante : « avec elle, ça passe ou ça casse ». Entrevue de Nantel Bergeron avec S. Picotte, Montréal, 2015. Jacqueline Broadbent, fille de Charlie Sorriaux et petite-nièce d'Alphonsine, dira de cette dernière qu'elle était « un peu bizarre ». Entrevue de Nantel Bergeron avec J. Broadbent, Montréal, janvier 2015.

72 À travers les années, Alphonsine garde le contact avec Jules-Édouard Prévost, SHRN, Fonds Famille Prévost, P268,S1,SS3,SSS2,D105. Louise Sorriaux [Alphonsine Nantel] à Jules-Édouard Prévost, Saint-Tropez, 24 janvier 1940; Godfroy Langlois est présent à son mariage à Paris en 1918 (voir note 117); son frère Maréchal écrit : « J'ai passé la journée de lundi dernier à visiter avec elle [Alphonsine] M. Laflamme, M. Patenaude et plusieurs de ses amis ». Fonds Nantel-Bergeron, Maréchal Nantel à Eugène Nantel, Montréal, 22 juillet 1916.

73 Andrée Claudel, « Amitié de femmes », *Le Pays*, 27 août 1910.

74 Andrée Claudel, « Au gré des heures », *Le Pays*, 2 avril 1910, une lettre signée « Louise Telnan », anagramme de « Nantel »; « Le long de la côte », *Le Pays*, 6 août 1910.

cache l'une de nos délicieuses Montréalaises, mademoiselle Nantel, part demain pour la France [où elle sera] secrétaire de la rédaction de la *Revue du Canada de Paris*⁷⁵ ». Ce deuxième séjour en France se transformera en résidence permanente. Elle y rêvait de longue date, comme elle l'écrira à Jules-Édouard Prévost : « Vous souvenez-vous quand je disais, étant gamine : « Je vivrai certainement en France un jour⁷⁶ ».

L'oncle d'Alphonsine, Louis Théophile Maréchal, intercède auprès de son associé, Joseph Philippe Landry, pour faciliter la vie de la jeune femme à Paris⁷⁷. Landry est un ami intime de Philippe Roy, nommé commissaire général du Canada à Paris le 1^{er} mai 1911⁷⁸. Sur la chaude recommandation de Landry, Philippe Roy, également ancien employeur d'Aldolphe Nantel, à Edmonton, et ami de Godfroy Langlois, accepte de rencontrer Alphonsine à Paris⁷⁹. Et, le 1^{er} février 1912, la jeune femme entre en fonction au bureau du Commissariat du Canada⁸⁰. Le bureau, situé sur le boulevard des Capucines, a pour mission de promouvoir les intérêts du Canada et de projeter l'image d'un pays riche et moderne. Roy accorde une grande importance à la diplomatie culturelle, dans laquelle la vie mondaine et les réceptions ont leur importance et où Alphonsine, « qui a d'excellentes relations dans les groupes littéraires et intellectuels de Montréal », pourra jouer un rôle intéressant⁸¹. Dans un compte rendu du dévoilement du monument Crémazie, qui a lieu au Havre en 1912, Alphonsine est « publiciste »; sur la liste du service civil du Canada, elle apparaît comme « commis »⁸². À son travail, situé à dix minutes à pied de chez elle, elle côtoie le secrétaire du Commissariat, Arthur Lemoyne de Martigny, une autre commis, mademoiselle G. Clément ainsi qu'un messenger, E. Capdevielle⁸³. Les deux femmes reçoivent un salaire de 700 dollars par année alors que le messenger gagne 800 dollars et le commissaire 12 000 dollars⁸⁴.

75 Jean Brisson, « Départ d'Andrée Claudel », *Le Pays*, 23 septembre 1911. Nous n'avons pas trouvé trace de *La Revue du Canada*.

76 SHRN, Fonds Famille Prévost, P268,S1,SS3,SSS2,D105, L. A. Nantel Sorriaux à J.-É. Prévost, Clichy, 8 mars 1920. En 1920, Alphonsine habite au 19 bis avenue Léon Gambetta à Paris.

77 De la firme d'avocats Maréchal & Landry. BAnQ VM, Fonds Famille Landry, P155,S7,SS6,D4. Louis Théophile Maréchal a épousé Marie-Amélie Angélique, fille de Charles-Eugène Boucher de Boucherville, premier ministre conservateur du Québec de 1874-1878 et de 1891-1892.

78 Dutil, *L'Avocat du Diable*, p. 251. Roy est le premier représentant diplomatique du Canada en France. Bernard Pénisson, « Le Commissariat canadien à Paris (1882-1928) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 34, n° 3, 1980, p. 363.

79 BAnQ VM, Fonds Famille Landry, P155,S7,SS4,D1, brouillon de lettre de Joseph Philippe Landry à Philippe Roy, Montréal, 18 septembre 1911; Dutil, *L'Avocat du Diable* p. 178.

80 BAnQ VM, Fonds Famille Landry, P155,S7,SS4,D1, Philippe Roy à Joseph Philippe Landry, Paris, 13 octobre 1911. Roy écrit que Mademoiselle Nantel « paraît très gentille et intelligente » et qu'il l'invitera chez lui dès qu'ils seront installés dans leur appartement. *Civil Service List of Canada*, Ottawa, Secrétariat d'État, 1914, p. 18.

81 Michel Lacroix, « Faire connaître un Canada "nouveau" : Philippe Roy et la diplomatie culturelle du Canada à Paris, 1911-1938 », dans Greg Donaghy et Stéphane Roussel, (dir.), *Mission Paris*, Montréal, Hurtubise, 2001, p. 28-31; BAnQ VM, Fonds Famille Landry, P155,S7,SS4,D1, brouillon de lettre de Joseph Philippe Landry à Philippe Roy, Montréal, 18 septembre 1911.

82 « Inauguration du monument élevé à la mémoire d'Octave Crémazie (3 Novembre 1912) », *Recueil des Publications de la Société Havraise d'Études diverses*, 79^e année, 4^e trimestre 1912, p. 541; *Civil Service List of Canada*, Ottawa, Secrétariat d'État, 1914, p. 18.

83 Fonds Nantel-Bergeron, carte postale d'un expéditeur inconnu à M^{lle} Nantel, 29 rue d'Argenteuil, 10 octobre 1912.

84 *Civil Service List of Canada*, Ottawa, Secrétariat d'État, 1914, p. 18.

Même s'il est inférieur à celui de son collègue messenger, le salaire d'Alphonsine est généreux pour une femme de son époque et lui permet de profiter de la vie parisienne. Elle n'en continue pas moins sa collaboration au *Pays* où, entre le 25 novembre 1911 et le 18 octobre 1913, elle publie 30 chroniques.

Alphonsine reprend la vie qu'elle a connue lors de son premier séjour deux ans plus tôt, courant du théâtre à l'opéra, de la Sorbonne aux galeries d'art, où elle puise matière à alimenter ses chroniques. À l'opéra, elle acclame *Parsifal* de Wagner; au théâtre, elle se laisse envoûter par Sarah Bernhardt, « prêtresse de l'art », et s'emballa pour Nijinski⁸⁵. Lorsqu'il s'agit d'une exposition des futuristes, ses goûts sont plus conservateurs et, à l'instar des critiques parisiens, elle qualifie les œuvres d'Umberto Boccioni et de Carlo Carrà de « puzzles pour amuser les enfants », qui « laissent à l'intuition du public le soin de deviner ce que cela peut représenter⁸⁶ ». Plus tard, quand elle annonce l'exposition de Diego Rivera à Paris, elle ajoute : « Espérons que ce ne sera pas dans le genre des futuristes⁸⁷ ».

Lorsqu'elle assiste à des conférences à la Sorbonne, elle plaide pour de telles causeries à Montréal. Elle fournit même une liste de conférenciers à inviter : l'avocat Gonzalve Desaulniers, les journalistes Hector Garneau et Fernand Rinfret, le bibliothécaire Ægidius Fauteux, le juriste Édouard Fabre-Surveyer et, seule femme, Colombine (Éva Circé-Côté), bibliothécaire et journaliste. Tous, sauf Fauteux, sont des libéraux progressistes qui ont publié dans *Le Pays*⁸⁸. Ses chroniques rendent compte de sa passion pour la littérature et pour ses auteurs et poètes favoris : Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, Villiers de L'Isle-Adam. Certains textes s'avèrent de fines critiques des productions culturelles parisiennes, même si ses goûts demeurent moins avant-gardistes que son mode de vie. Elle admire le dramaturge populaire Eugène Brieux, écrivain naturaliste qui condamne le divorce et les mères qui n'allaitent pas leurs enfants. Elle le rencontre pour une entrevue et lui apprend qu'une de ses pièces a été jouée à Montréal devant un public uniquement masculin⁸⁹! De sa perspective parisienne, Andrée Claudel n'épargne pas ses critiques du Québec, ce pays où « c'est presque impossible de dire ce que l'on pense⁹⁰ », où l'on empêche les œuvres de Balzac de franchir la frontière⁹¹, et où se rencontrent encore « des institutrices mal payées, des écoles délabrées, des enfants ignorants, des illettrés à profusion⁹² ».

L. A. Nantel, correspondante pour *LA PATRIE*

Ses publications dans *Le Pays* se font rares à partir de l'automne 1912. Parmi les dernières signées Andrée Claudel, on retient une description imagée d'un séjour à

85 Andrée Claudel, « Au théâtre Sarah Bernhardt », *Le Pays*, 24 février 1912 ; L. A. Nantel, « Lettre parisienne », *La Patrie*, 22 juin 1912.

86 Andrée Claudel, « Les futuristes », *Le Pays*, 6 avril 1912.

87 L. A. Nantel, « Lettre parisienne », *La Patrie*, 25 octobre 1913.

88 Andrée Claudel, « Conférences », *Le Pays*, 13 janvier 1912.

89 Andrée Claudel, « Brieux », *Le Pays*, 3 février 1912. Un an plus tard, elle publie une critique élogieuse de sa pièce « Les Bienfaiteurs », *Le Pays*, 11 février 1913.

90 Andrée Claudel, « Brieux », *Le Pays*, 3 février 1912.

91 Andrée Claudel, « L'indésirable », *Le Pays*, 29 juin 1912.

92 Andrée Claudel, « Une manifestation », *Le Pays*, 7 septembre 1912.

Bruxelles et à Bruges⁹³. La même année, la jeune femme devient correspondante pour *La Patrie* et fait paraître, sous la signature de L. A. Nantel, une chronique intitulée « Lettre parisienne ». La journaliste est passée du prénom-pseudonyme au nom de plume avec prénom et nom, pour enfin reprendre son nom, mais précédé d'initiales qui préservent l'ambiguïté. Entre avril 1912 et février 1914, 51 lettres parisiennes paraissent dans l'édition du samedi, sur au moins deux colonnes, à l'intérieur du journal plutôt que sur la page féminine⁹⁴. Alphonsine n'est pas la seule correspondante pour des journaux montréalais à Paris; elle côtoie Élizabéth Montizambert, qui tient, à partir de la même année, une chronique semblable à la sienne dans la *Gazette*⁹⁵.

Au ton railleur et léger, quels que soient les sujets traités, la chronique de Nantel n'est pas une tribune d'opinion mais plutôt un bottin mondain, une critique de la scène culturelle de la capitale et des impressions de la vie urbaine. Dans le premier genre, on retrouve les marronniers d'usage : chaque semaine la liste d'invités à diverses réceptions et l'annonce des arrivées et départs de Canadiens français dans la capitale témoignent des visites et des échanges constants entre le Canada et la France. On y apprend, par exemple, que plusieurs médecins séjournent à Paris ou en province ; que le poète Marcel Dugas, le militaire Georges Vanier et Gonzalve Desaulniers sont reçus chez le commissaire Philippe Roy ; que Gaston Maillet et Godfroy Langlois accompagnés de leur épouse assistent à une réception chez Roy, et Alphonsine de décrire la toilette de madame Roy [Helen Young]; que Mademoiselle Montizambert reçoit madame et monsieur Édouard Montpetit pour le thé⁹⁶. Les potins parisiens concernent les artistes, les académiciens, les écrivains, les musiciens canadiens, dont les déplacements, les spectacles et les productions devraient intéresser lecteurs et lectrices de *La Patrie*.

Des faits divers, nécrologies d'artistes célèbres, nominations d'évêques, revue de spectacles, alimentent chaque colonne. Tout en accompagnant la journaliste dans ses pérégrinations, le lectorat montréalais se trouve informé des premières de la Comédie française, d'un spectacle de Music Hall ou de la dernière publication de Paul Géraudy. Alphonsine brille encore dans ses tableaux de la ville : la foule déguisée sous les confettis de la Mi-Carême, les couturières qui fêtent la Sainte-Catherine et les femmes « du monde et du demi » autour du tapis vert du casino D'Enghien⁹⁷. La jeune femme goûte le spectacle chaque jour renouvelé sur la scène parisienne et transmet son bonheur de se balader de boulevards en cafés. Mais Montréal et Saint-Jérôme ne sont jamais loin. À Noël, elle ne voudrait « pas le Noël bruyant et profane des boulevards parisiens. Un Noël de campagne, où les

93 Andrée Claudel, « En voyage », « Bruges-la-morte », *Le Pays*, 4 octobre et 18 octobre 1913.

94 Seize « lettres parisiennes » supplémentaires non signées, mais en tous points semblables aux « lettres » d'Alphonsine par le style et le propos, paraissent durant la même période.

95 Élizabéth Montizambert (1875-1964), originaire de Québec, s'installe à Paris en 1912. Elle devient correspondante pour la *Gazette* de Montréal et signe, sous le pseudonyme d'« Antoinette », la chronique hebdomadaire « Causerie de Paris ». Debbie Marshall, *Firing Lines: Three Canadian Women Write the First World War*; Toronto, Dundurn, 2017, p. 69-70. Les deux femmes se citent mutuellement dans leurs chroniques respectives. L. A. Nantel, « Lettre parisienne », *La Patrie*, 10 août 1912; Antoinette, « Causerie de Paris », *The Gazette*, Montréal, 13 août 1912.

96 L. A. Nantel, « Lettre parisienne », *La Patrie*, 9 novembre 1912 et 3 juillet 1913.

97 L. A. Nantel, « Lettre parisienne », *La Patrie*, 15 mars 1913; 7 décembre 1912 et 31 mai 1913.

fidèles s'en vont lentement, religieusement sur la neige fraîchement tombée, par un ciel pailleté d'étoiles, assister à la messe de minuit dans l'humble église où la crèche brille et où des voix vibrantes d'émotion entonnent le "Minuit Chrétiens (sic)"⁹⁸ ».

Alphonsine Nantel se trouve à Paris quand une vague féministe traverse l'Europe et les pays anglo-saxons. Contrairement aux Britanniques qui prennent les rues d'assaut pour revendiquer le suffrage, les Françaises boudent les manifestations d'éclat, mais réclament leurs droits de citoyennes et multiplient les publications féministes. La jeune femme n'y est pas insensible : « Si les suffragettes ne brisent pas les vitres, ne font pas de démonstrations dans les rues, le féminisme n'en est pas moins à l'ordre du jour à Paris⁹⁹ ». Sa pensée évolue, ses accents féministes se précisent et les femmes sont plus présentes dans ses écrits. Elle attire l'attention sur la présence des femmes artistes qui participent à une exposition et accepte désormais la place des femmes dans les professions libérales; qu'elles soient admises ou plaident comme avocates est une marque de progrès. Mais si elle vante le plaidoyer de l'avocate Marie Galtier, « l'élégante prêtresse de Thémis », c'est en soulignant ses attributs féminins : elle est jolie, élégante et laisse couler ses larmes¹⁰⁰. Nantel trouve que la proposition de Jane Dieulafoy d'admettre les femmes dans l'armée où elles remplaceraient les hommes dans les bureaux « ne manque pas de bon sens¹⁰¹ ». En février 1913, la chroniqueuse se réjouit de la candidature de la socialiste Marie-Charlotte Denizard à la présidence de la République, alors que les femmes n'ont pas encore le droit de vote : « Ô féminisme! Que tes adeptes les plus farouches se réjouissent. Une femme a posé sa candidature à la présidence de la République française. C'est une célibataire qui n'est « ni jeune, ni belle ». La prend-elle au sérieux lorsqu'elle ajoute : « vous pensez si l'on s'amuse de cette candidature, et si la trépidante M^{lle} Denizard ne connaît pas la gloire de présider aux destinées de la France, elle aura sûrement celle de figurer dans toutes les revues de fin d'année...¹⁰² »? L'ironie n'est jamais loin, et si elle vante quelques femmes exceptionnelles, elle ne retient pas ses moqueries contre « les mondaines, désireuses de la manne philosophique », qui vont entendre Henri Bergson à la Sorbonne¹⁰³.

Dans une veine plus sérieuse, en juin 1913, elle rapporte deux conférences d'Édouard Montpetit à l'École libre des sciences politiques sur « L'avenir des relations entre la France et le Canada ». Sa chronique se concentre sur la conférence qui porte sur l'histoire du Québec depuis la Conquête plutôt que sur celle qui traite de l'économie canadienne. Réitérant un vieux cliché, la journaliste prévient ses lectrices que l'économie « est un sujet aride qui ne plaira peut-être pas à l'élément féminin, que les chiffres n'ont pas le don d'émouvoir ». Suit le compte rendu de la

98 L. A. Nantel, « Lettre parisienne », *La Patrie*, 11 janvier 1913.

99 L. A. Nantel, « Lettre parisienne », *La Patrie*, 15 février 1913.

100 L. A. Nantel, « Lettre parisienne », *La Patrie*, 9 novembre 1912.

101 L. A. Nantel, « Lettre parisienne », *La Patrie*, 31 mai 1913.

102 L. A. Nantel, « Lettre parisienne », *La Patrie*, 8 février 1913.

103 L. A. Nantel, « Lettre parisienne, L'engouement des belles dames pour les cours du philosophe Bergson », *La Patrie*, 21 février 1914.

conférence, qui se résume à la promotion de l'exportation des richesses naturelles canadiennes en échange des produits culturels français¹⁰⁴.

Après février 1914, le lectorat de *La Patrie* se voit privé de sa « Lettre parisienne » hebdomadaire, et Alphonsine ne reviendra pas au journal, du moins pas sous les pseudonymes que nous lui connaissons. Le 21 mars 1914, la jeune femme fait paraître une chronique dans *Le Pays*, cette fois-ci, dans le style folâtre de « Lettre parisienne »¹⁰⁵. Ensuite, c'est le silence. La condamnation du journal de Godfroy Langlois par monseigneur Bruchési, en septembre 1913, n'aurait pas joué dans cette défection, car Alphonsine s'est plus d'une fois élevée contre la censure qui sévit au Québec et le libéralisme radical ainsi que l'anticléricisme du journal ne l'ont jamais rebutée. Pour comprendre sa disparition des pages des deux journaux, il faut probablement regarder du côté des tensions qui montent en Europe¹⁰⁶.

La Guerre

Le 1^{er} août 1914, l'ordre de mobilisation générale est décrété, la France entre en guerre. Malgré l'exode de la population et du gouvernement français, Alphonsine, alors âgée de 29 ans, choisit de rester dans la capitale¹⁰⁷. La correspondance de la famille de 1915 à 1919, ainsi que des photos prises par son frère Eugène Nantel, lors de ses permissions à Paris, nous renseignent sur ses conditions de vie durant cette période (figure 4)¹⁰⁸. Alors que sa compatriote et collègue Élizabéth Montizambert devient correspondante de guerre, la jeune femme cesse toute publication dans les journaux¹⁰⁹. Les activités du Commissariat et celles d'Alphonsine sont redirigées vers l'effort de guerre. À Paris, la distribution des envois du Canada en provenance de l'Aide à la France est assurée, entre autres, par les soins d'une Commission franco-canadienne que préside Philippe Roy¹¹⁰. À quelques reprises, le Commissaire général visite le front pour évaluer les « besoins des populations éprouvées »¹¹¹. Rien n'indique qu'Alphonsine l'ait accompagné, d'autant que les femmes ne sont pas admises dans la zone militaire¹¹². Sans doute aura-t-elle

104 L. A. Nantel, « Lettre parisienne », *La Patrie*, 28 juin et 5 juillet 1913.

105 Andrée Claudel, « Choses de Paris », *Le Pays*, 21 mars 1914.

106 Dutil, *L'Avocat du Diable*, p. 245.

107 Alphonsine suit-elle le conseil de sa mère qui souhaite que sa fille reste à Paris tant que son frère Eugène Nantel, lieutenant dans le 22^e Régiment, se bat en Europe? Fonds Nantel-Bergeron, Onésime Maréchal à Eugène Nantel, Outremont, 23 octobre 1915. Sur une population de 2,9 millions d'habitants, un million de Parisiens (300 000 militaires + 700 000 civils) quittent la ville. Marshall, *Firing Lines*, p. 79.

108 Fonds Nantel-Bergeron, Correspondance entre Onésime Maréchal et Eugène Nantel et entre Maréchal Maréchal et Eugène Nantel, 1914 à 1919. Bibliothèque et Archives Canada, Fonds Corps expéditionnaire canadien, RG150, versement 1992-93/166, Boîte 7232 - 51, dossier de service n° 332-64-15, Eugène Nantel.

109 Marshall, *Firing Lines*, p. 75-200.

110 Édouard Montpetit, « Le rôle du Canada depuis la déclaration des hostilités, Le Comité France-Amérique et la Guerre de 1914 », *Bulletin de la Chambre de Commerce de Montréal*, numéro spécial, 14 juillet 1915, p. 35.

111 BAnQ VM, Fonds Famille Landry, P155,S7,SS4,D1, Philippe Roy à Joseph Philippe Landry, Paris, 2 août 1915, 17 août 1915, 30 mai 1917.

112 BAnQ VM, Fonds Famille Landry, P155,S7,SS4,D1, Philippe Roy à Joseph Philippe Landry, Paris, 16 septembre (1915). « La consigne du généralissime sur ce point est incorruptible, pas de femme, pas de femme, dans la zone militaire », écrit le commissaire général.

participé – tout comme Montizambert – à des tournées d’hôpitaux militaires offerts par le Canada à la France et dont s’occupe le Bureau du commissariat¹¹³. Malgré les hostilités, Alphonsine revient au Québec de juillet à septembre 1916; elle n’a pas revu sa mère et sa famille depuis cinq ans¹¹⁴.



Figure 4. Louise Alphonsine Nantel (à gauche) et une dame non identifiée, Paris, vers 1917.
Source : Photographe Eugène Nantel, vers 1917, Paris, Fonds Nantel-Bergeron¹¹⁵.

En juillet 1918 paraît dans *Le Pays* une ultime chronique d’Andrée Claudel, où elle dépeint son quotidien dans la capitale parisienne avec « les raids de Gothas, le bombardement par les canons à longue portée, l’offensive qui font partir beaucoup de gens », « presque toutes les nuits sont troublées par les alertes. Les sirènes!... Il faut se lever, se couvrir chaudement et descendre à la cave¹¹⁶ ». La vie sentimentale d’Alphonsine subit aussi des soubresauts. À l’automne 1917, elle est toujours fiancée à un couturier, mais le 21 septembre 1918, elle épouse, à la mairie du XVI^e arrondissement, Auguste Julien Sorriaux, un commissaire de

¹¹³ Pénisson, « Le Commissariat canadien à Paris », p. 369-370; BANQ VM, Fonds Famille Landry, P155,S7,SS4,D1, Philippe Roy à Joseph Philippe Landry, Paris, 15 mai et 30 mai 1915.

¹¹⁴ Fonds Nantel-Bergeron, correspondance Onésime Maréchal à Eugène Nantel et Maréchal Nantel à Eugène Nantel, du 10 juillet au 13 septembre 1916.

¹¹⁵ Cette dame apparaît sur plusieurs photos en compagnie d’Alphonsine.

¹¹⁶ Andrée Claudel, « Impressions de Paris », *Le Pays*, 6 juillet 1918. De 1904 à 1918, nous avons répertorié 172 chroniques écrites par Alphonsine Nantel, dont 110 dans *Le Pays*.

police de Paris¹¹⁷. Ses deux mentors et amis Godfroy Langlois et Philippe Roy agissent comme témoins; elle signe Louise A. Nantel, et Julien y est identifié comme étant divorcé¹¹⁸. Un mariage d'amour et de passion, selon les témoignages de ses contemporains (figure 5). Alphonsine a 34 ans, Julien en a 40; ils n'auront pas d'enfants.



Figure 5. Alphonsine Nantel et Julien Sorriaux, Paris, vers 1919.

Source : *Alphonsine Nantel & Julien Sorriaux*, photographe « M^{lle} Lancôt », vers 1919, Paris, Archives privées appartenant à Francine Nantel, petite-fille d'Adolphe Nantel.

Après la guerre, Alphonsine cesse de travailler pour le Commissariat, mais poursuit sa carrière de journaliste indépendante. Selon sa mère, elle devient correspondante pour *La Patrie*, et possiblement pour une revue belge¹¹⁹. En 1930,

¹¹⁷ Fonds Nantel-Bergeron, Onésime Maréchal à Eugène Nantel, Outremont, 2 mai, 15 mai, 22 juin, 28 août, 5 octobre, 19 octobre 1917, à propos du couturier Jyvanovitch.

¹¹⁸ Dans l'acte de mariage du couple, il est fait mention qu'Alphonsine est journaliste. Département de la Seine, arrondissement communal de Paris, Mairie du XVI^e arrondissement municipal, Table de l'État civil des actes de mariage du 1^{er} janvier 1913 au 31 décembre 1922, 21 septembre 1918.

¹¹⁹ Alphonsine « a cessé de travailler le 15 de mars. Elle fait la correspondance à *La Patrie* dans un journal de Londres et dans un journal de Bruxelles », Fonds Nantel-Bergeron, Onésime Maréchal à Eugène

le commissaire Sorriaux prend sa retraite et le couple s'établit à Saint-Tropez, au Vieux Puits, sur une propriété avec vue sur la mer. Il faudra attendre 1934 pour retrouver des chroniques de Louise Sorriaux dans *L'Avenir du Nord* de Jules-Édouard Prévost ainsi que dans des journaux parisiens¹²⁰.

« *Le sol, le sol, toujours le sol* », écrit Pacifique Nantel, père d'Alphonsine – des paroles qui s'avèrent sages quand le Vieux Puits assure aux Sorriaux une certaine autonomie au début de la Seconde Guerre mondiale. Alphonsine et Julien ont une basse-cour, cultivent un potager et entretiennent des vignes et des arbres fruitiers¹²¹. « Nous avons du bon vin heureusement, et certainement cela nous a un peu réconfortés sans cependant nous faire engraisser », confie-t-elle à sa mère durant leur exil en Auvergne¹²². En 1947, elle publie, sous le nom de Louise Sorriaux, un roman autobiographique dans lequel elle exorcise, cinquante ans après les faits, la mort de son père¹²³. Elle y reprend certains textes parus dans *Le Pays* et qui relatent son enfance à Saint-Jérôme. Germaine Laplante, journaliste d'Ottawa, parle d'un ouvrage alerte et vivant, et souligne qu'il « rétablit la réputation des chroniqueurs et des chroniqueuses¹²⁴ ». La journaliste s'éteint le 8 janvier 1966, après une carrière de plus de quarante ans. Son corps est inhumé au cimetière marin de Saint-Tropez, face à la Méditerranée¹²⁵.

Conclusion

La naissance de Marie Louise Alphonsine Nantel dans la petite ville de Saint-Jérôme à la fin du XIX^e siècle ne laissait pas pressentir une vie de femme moderne et émancipée. Mais Alphonsine possédait, en plus de sa force de caractère, de son audace et de son talent, des avantages dus à sa condition sociale privilégiée qui ont facilité le choix d'une vie non conventionnelle. Elle a étudié plus longtemps que la plupart des jeunes filles de son époque, a joui d'un petit héritage et a su tirer parti des réseaux familiaux dans le monde du journalisme. Loin d'elle la vie de femme soumise, d'épouse et de mère proposée en modèle à ses contemporaines. Elle a croqué des paysages, de la rue Saint-Laurent au beffroi de Bruges, comme elle a croqué dans la vie de la Belle époque.

Les idées ainsi que le mode de vie de la journaliste la situent parmi les progressistes du début du siècle. Elle plaide pour une école et une bibliothèque publiques, encourage les femmes à accomplir leur devoir de citoyennes et dénonce

Nantel, Montréal, printemps 1919. La revue *Belgique-Canada* est sous la direction de l'ancien patron d'Alphonsine, Godfroy Langlois, nommé représentant du Québec à Bruxelles depuis le 14 mai 1914, Dutil, *L'Avocat du Diable*, p. 246.

120 Louise-A. Nantel Sorriaux, « Au-delà de la mer et du temps », *L'Avenir du Nord*, 17 août 1934; Louise Sorriaux, « Quand l'orage éclata », *L'Avenir du Nord*, 13 octobre 1939, et « Les Bacchantes », *L'Avenir du Nord*, 5 janvier 1940. Louise Sorriaux, « Mgr Baudrillart et le Canada français » et « Destin du Canada », *Le Journal de Paris*, 30 avril 1942, 3 août 1942. Germaine Guèvremont souligne également en 1942: « *Le Quotidien*, grand quotidien de Paris, et *Radio-Paris*, ont récemment publié des articles de Madame Sorriaux », Guèvremont, p. 9.

121 Fonds Nantel-Bergeron, Alphonsine Nantel à Onésime Nantel, Saint-Tropez, 19 septembre 1941.

122 Fonds Nantel-Bergeron, Alphonsine Nantel à Onésime Nantel, Claveyres par Méallet, 9 janvier 1945.

123 Sorriaux, p. 14-15.

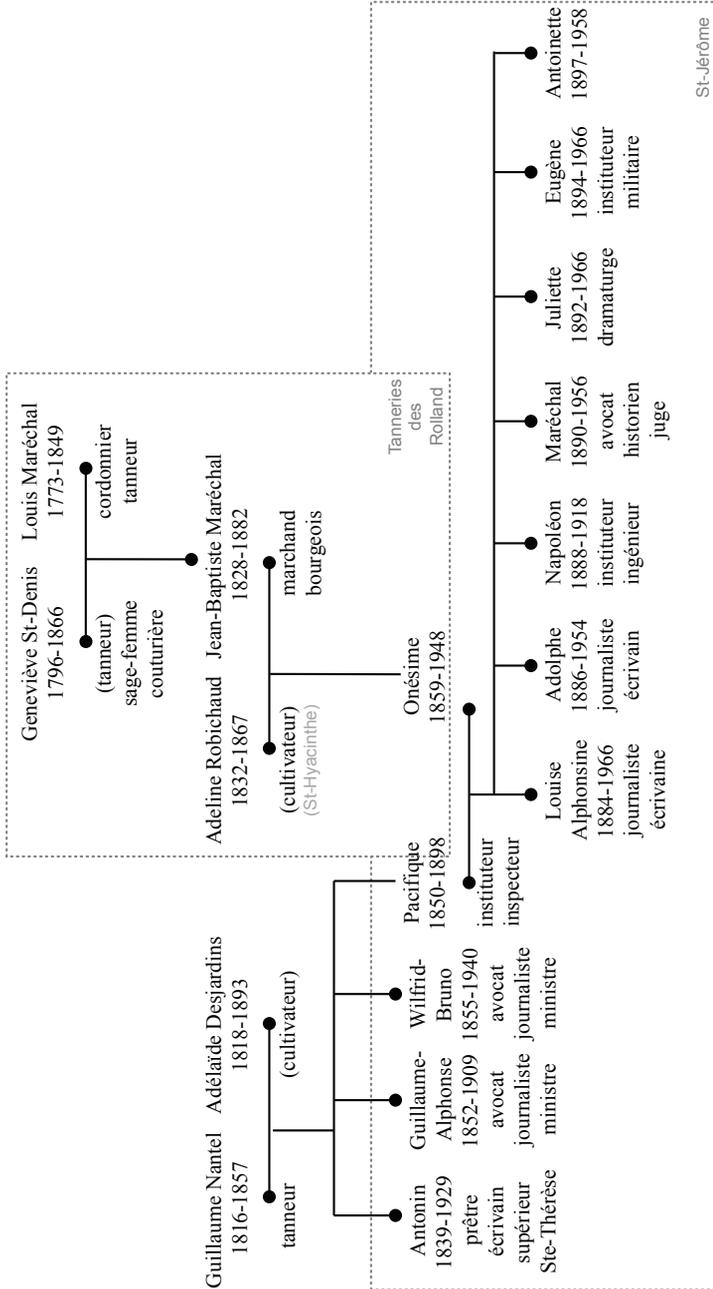
124 Germaine Laplante, *Notre Temps*, 13 mars 1948. Cette critique laisse entendre qu'Alphonsine était encore reconnue comme chroniqueuse en 1948.

125 Tombe « Sorriaux », où sont inhumés des membres de la famille Sorriaux dont Julien, mort en 1969.

le snobisme et l'hypocrisie dans un style mordant et ironique. Si elle appuie les revendications féministes, elle reste néanmoins en retrait du mouvement qui déploie « oriflammes et bannières », frilosité qu'on ne retrouve pas dans son mode de vie avant-gardiste. L'audacieuse jeune femme a fait le choix de la liberté et de l'autonomie, ne renonçant pas, pour parvenir à ses fins, à s'expatrier loin de sa famille, même durant la guerre, à braver les préjugés de l'époque en épousant civilement un homme divorcé ou à poursuivre une carrière journalistique dans un milieu encore très masculin. Par la vie d'exception qu'elle a su se tailler, cette « pionnière » de Saint-Jérôme mérite une place parmi les journalistes du début du XX^e siècle et son nom vient s'ajouter au cercle restreint des femmes qui ont exercé ce métier à la même époque, dont Georgina Bélanger, Anne-Marie Gleason, Éva Circé-Côté. Comme elles, Alphonsine Nantel s'est cachée sous des pseudonymes qui ont contribué à l'oubli où elle a été reléguée. Elle a touché à plusieurs genres – chroniques, billets, critiques, reportages –, elle a aussi excellé dans les descriptions urbaines de Montréal et de Paris, pour léguer un corpus important qui reflète son milieu social, cultivé et mondain. En 1910, Louise Alphonsine Nantel écrivait : « Je n'ai pas la prétention, moi, infime moucheron, comme m'eut appelée Lafontaine, de songer que mon opinion sur les humains puisse compter dans la balance des siècles ». En la ressuscitant, cent ans plus tard, nous la faisons mentir un peu¹²⁶.

126 Andrée Claudel, « Pantins et marionnettes », *Le Pays*, 19 novembre 1910.

Annexe 1. Louise Alphonsine Nantel, ses origines (membres choisis pour le présent propos)



Annexe 2. Relations d'Alphonsine et de ses frères, Adolphe et Napoléon, et leurs liens avec certains habitants du Carré Saint-Louis (carré foncé), 1910.

